

parlez-vous de Rossini? Du tout. — J'en- tend, si l'agit de M. de Lamoricière? — Eh non, je vous parle du neveu du bey de Tunis que son oncle a conduit hier chez madame de B... Ce jeune homme est doué d'un teint rose et d'un parler très agréable. C'est sous ce point de vue que dans les salons le beau sexe envisage la question d'Orient.

Un homme dont le nom n'est peut-être pas tout à fait oublié de notre génération, Jean Massieu, le plus célèbre et aussi le plus intelligent des sourd-muets, vient de mourir à Bruxelles, dans un âge avancé. Elève de l'abbé Sicard, Massieu avait professé avec éclat pendant trente ans, dans l'institution de Paris. Il s'était fait remarquer dès la plus tendre enfance par son imagination brillante et l'originalité de ses pensées. On a souvent cité la finesse et l'à-propos de ses réparties. Faire une question à Massieu, disait l'abbé Sicard, c'est comme si l'on frappait la pierre avec le briquet, aussitôt l'étincelle jaillit. C'est Massieu qui le premier a donné cette définition si célèbre depuis : la reconnaissance est la mémoire du cœur, et cette autre aussi belle : la conscience est Dieu dans l'homme. En 1793, Robespierre étant venu inspecter l'Institut de Paris, le jeune Massieu lui fut présenté. "Quel est le meilleur gouvernement? lui demanda le triumvir. — C'est le gouvernement paternel," répondit le sourd-muet.

Les jardins publics ont aussi leurs brillantes représentations, leurs joies pyrotechniques et leurs surprises. Certaines reines abondent dans leurs bosquets, mais les princes pour tout de bon y sont de la plus grande rareté. Aussi quelle allégresse parmi la gentillesse du Château-Rouge, en reconnaissant samedi un petit-fils de Henri IV au milieu d'elle. Ces dames surtout étaient dans un ravissement qu'elles ont poussé jusqu'à l'indiscrétion. Le jeune prince peut se dire : Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. On a dansé toute la nuit sur l'air de *Charmante Gabrielle*, la patronne du Château-Rouge et son plus galant souvenir.

Mabile a eu aussi sa surprise. Oit la vertu va-t-elle nichier? dit encore Molière. La célèbre Maria, Maria la légère, Maria la reine du galop et de la frotteska, Maria la pulkeuse a trouvé un portefeuille de dix mille francs qu'un amateur avait oublié dans un bosquet, égaré par un vent sensible! Maria saute, Maria rit, Maria a le pied lesté, l'œil mutin et la tête légère, c'est possible, mais sa probité n'a jamais fait le moindre faux pas, et la gentille aimée, la folle bayalère s'est empressée de rendre l'or quel millionnaire éligible, conservateur et patient, et peut-être gardé.

Le Ranelagh n'est pas en reste avec ses confrères; et la chronique s'est enrichie d'une anecdote; et de trois! *quand nous serons dix...* Jadis les gentilshommes prenaient la croix, mais c'était pour s'en aller en Syrie et en Palestine, comme le beau Dunois. Admirez la différence des époques et le changement des mœurs; certains gentilshommes de nos jours prennent la croix, et c'est pour danser. Ainsi a fait un de ces messieurs; mais aussitôt la police d'accourir, elle met la main sur le nouveau décoré, et le conduit au violon en attendant une autre danse. Cependant on peut toujours gagner la croix en sautant, le tout est de savoir s'y prendre.

Dans encore que le Ranelagh avait attiré, samedi dernier, pour fêter le soixante-douzième anniversaire de sa fondation, une société nombreuse vint à pied de Passy, en voiture de toutes les campagnes qui entourent le bois de Boulogne, en omnibus de tous les quartiers de Paris. Le propriétaire du Ranelagh est venu à son milieu de cette compagnie, faisant les honneurs de son délicieux jardin, de ses magnifiques salons, de ses bosquets illuminés tout alentour. Le Ranelagh a emprunté, cette année, au bois de Boulogne une allée très-profonde ou la foule

se rend à minuit les jours de grande fête, pour voir le feu d'artifice. On a vu cent feux d'artifice, n'importe, on veut toujours en voir; le Ranelagh en servait un, l'autre soir, que nous verrons encore aujourd'hui 29 juillet. Le Français aime l'odeur de la poudre.

Pendant ces derniers jours, il y a eu sur la place de la Bastille des rassemblements causés par la démolition de son étiéphant. A l'heure qu'il est, ce monument de l'art statuaire et de l'époque impériale, a disparu. Tant il est vrai que

Des plus grands monuments les restes disparaissent, Et sous leur propre poids les étiéphants s'affaissent.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

— Comme il l'avait annoncé, lord John Russell a exposé lundi, à la chambre des communes, son plan de réforme sur les droits différentiels qui frappent les sucres des colonies anglaises et les sucres étrangers.

Le droit uniforme qu'il propose est de 21s pour 100 lb; mais il ne veut pas s'arrêter là. Il veut faire adopter une échelle décroissante qui doit, après cinq années, réduire le droit sur tous les sucres à 15s. droit imposé actuellement aux sucres des colonies britanniques.

Dans le cours de ses développements, il a cherché à prouver que, pour l'adoption de cette mesure, l'Angleterre ne sacrifierait nullement son principe de l'abolition de l'esclavage, et ne contredirait pas sa politique du droit de visite, en admettant sur ses marchés les sucres produits par le travail des esclaves.

Un argument que lord John Russell a fait valoir avec force est celui qu'il a tiré des traités particuliers conclus entre l'Angleterre et l'Espagne. Encore ici le mot de justice était invoqué tout mal à propos. La justice n'avait rien de commun avec une détermination prise uniquement en vue de satisfaire des intérêts politiques et financiers. Il est curieux de voir comment un ministre anglais est embarrassé lorsqu'il se jette dans des conditions d'honneur et de loyauté tout à fait étrangères aux sentiments d'après lesquels il se détermine. De singuliers vœux lui sont alors arrachés. Enregistrons celui-ci : "Votre conduite vis-à-vis de l'Espagne, — a dit lord John Russell, — ne fait pas beaucoup d'honneur à un grand pays tel que l'Angleterre."

Lord John Russell a annoncé que, pour mettre les colons anglais en état de lutter le moins désavantageusement possible contre les autres producteurs du sucre, et pour leur faciliter les moyens de remplacer les travailleurs que l'abolition de l'esclavage leur a enlevés, il serait permis, pendant un an, d'engager de nouveaux travailleurs partout en Afrique comme en Asie, où il y aurait une autorité anglaise pour contraindre les engagements. On sait que ces engagements sont le plus souvent une traite déguisée.

Au reste, le nouveau bill n'aurait de durée que pour un an, et, à chaque session, il devrait revenir devant le parlement pour être maintenu ou abrogé. — Il a été demandé le 21, à la chambre haute par lord Brougham, si le cabinet avait été informé de la confiscation des biens du prince Czartorski par le gouvernement autrichien. L'orateur a exprimé l'opinion que le prince avait blâmé, comme lui, "l'attaque téméraire et inconsidérée" dirigée contre ce gouvernement.

Le marquis de Lansdown s'est associé aux sentiments de lord Brougham, et a regretté qu'on eût exilé le prince Czartorski, "le premier chef d'une illustre maison, qui a été le modèle des plus grandes vertus dans le malheur et du dévouement dans la prospérité."

— Sir Robert Peel a reparu lundi à la chambre des communes pour la première fois depuis sa retraite comme ministre. L'honorable baronnet, qui s'est fait au pied une blessure assez grave, s'appuyait sur une canne et avait l'air souffrant.

ANGLAETERRE. — Samedi dernier un accident très-grave est arrivé sur la ligne de Colchester (Eastern

Counties Railway), à la station de Stratford. Le train d'Ipwich à Londres, en retard de 20 minutes, prenait ses passagers à Stratford, lorsqu'il fut atteint par un autre train qui suivait la même route, et le choc fut si violent que plusieurs voitures furent réduites en pièces. Treize personnes ont été grièvement blessées. Il paraît que c'est à une erreur dans le service des signaux que cet accident doit être attribué. Quoiqu'il en soit, cette ligne de chemin de fer ne paraît pas être administrée avec tout le soin convenable; les trains arrivent rarement aux heures indiquées par les bulletins; les départs n'ont pas lieu à l'heure fixe, et les accidents y sont plus fréquents que sur les autres lignes. Si le train d'Ipwich était arrivé samedi dernier à 3h 56m, ainsi que l'annonçait le bulletin, le choc n'eût pas eu lieu, et 13 personnes ne seraient pas les victimes d'une irréguarité d'autant plus déplorable, qu'avec plus d'ordre dans le service elle eût été facilement évitée. La justice informe.

— La Reine et la famille royale ont quitté Osborne House (île de Wight) et sont arrivées à Buckingham Palace, lundi à 6 heures du soir.

— M. C. Green a fait une nouvelle ascension dans son grand "Nassau balloon." Il est parti de Cromorne Gardens lundi soir avec sa femme et 6 autres personnes.

INSONDATION DANS UNE MINE. — Un événement déplorable a eu lieu le 3 juillet, dans la mine d'East-Wheat-Rose (Cornouailles).

Une tempête d'une violence inouïe, accompagnée d'une averse qui ressemblait à une trombe, avait éclaté dans le voisinage. Les torrents d'eau qui descendaient des coteaux se rassemblèrent dans la vallée où est située la mine, et se précipitèrent comme une masse par les ouvertures qui conduisaient à l'intérieur. Quelques travailleurs ayant pris l'alarme aussitôt qu'ils virent à river l'eau, purent remonter et s'échapper; les autres s'avancèrent assez pour qu'on put les apercevoir du dehors; mais épuisés par leurs efforts pour arriver jusqu'aux échelles, ils furent entraînés par la violence du torrent, et ont péri. Il y a eu 43 hommes de noyés dans la mine.

— On écrit de Vienne : "Le départ de l'archiduc Ferdinand a été vivement ressenti en Gallicie. Ce prince y a dépensé plus de 500,000 fr. de sa propre fortune. La noblesse polonaise qui l'aimait l'a trahi; et les pauvres, qui est très-aimé des autrichiens. On croit que le prince établira sa résidence ici."

— S. M. le roi de Danemark vient de rendre une ordonnance qui diminue considérablement les charges (impôts en argent, prestations en nature et corvées), qui pesaient sur les paysans des domaines de la couronne.

D'un autre côté, il s'est formé à Copenhague avec l'autorisation du gouvernement, une société qui a pour objet de travailler à l'amélioration de l'état des paysans danois. Elle s'occupera d'abord de réorganiser les écoles des villages et de créer des écoles d'agriculture et d'économie rurale dans tous les districts.

— A la suite d'un dîner au palais impérial de Pétershoff, l'impératrice de Russie a offert à la princesse de Butera, femme de l'ambassadeur de Naples, un bracelet évalué à 40,000 roubles d'argent (160,000 fr.); c'est sans doute une marque de souvenir pour l'hospitalité que S. M. a reçue en Sicile.

— D'après les nouvelles de l'Inde du 3 juin, le fort de Kaneng, assiégé par les anglais dans le Punjab, tenait encore le 15 mai, et l'on attendait, pour le réduire, un convoi de grosse artillerie, dont le passage était retardé par les difficultés du terrain.

Après une tournée d'inspection dans l'intérieur du royaume de Lahore, le gouverneur général, lord Henry Hardinge, était revenu le 16 à Simlah.

Le choléra sévissait toujours, à Rajpout, parmi les troupes anglaises.

Quant aux intérêts commerciaux, les négociants qui font les affaires avec l'Inde n'ont pas lieu d'en être fort contents. Tous les objets manufacturés anglais s'y vendent à des prix qui ne couvrent pas les frais de production.

— Le seul fait intéressant annoncé par les nouvelles de Chine du 24 mai, c'est que l'entrée de Canton était définitivement ouverte aux étrangers, et que les Anglais rendaient au gouvernement chinois l'île de Chusan. Seulement, l'exercice du droit d'entrer à Canton devait être ajourné jusqu'à ce que la population de cette ville se trouvât mieux sous le contrôle du gouvernement local.

— Suivant le *Friend of China*, il se trouve un grand nombre de pirates dans les eaux de la Chine. Ces forçats ont de très-bons navires montés par 100 ou 120 hommes chacun. Déjà plusieurs bâtiments de commerce étranger ont été victimes de leurs déprédations.

— M. Maurocordato, membre de la chambre des députés de la Grèce, chargé de faire le rapport sur la création de l'Université d'Athènes et l'organisation de l'instruction publique en Grèce, a visité les établissements d'instruction primaire, les différentes écoles publiques et les collèges de Paris. Après avoir accompli le but de son voyage en France, il se rendra en Allemagne, pour continuer ses études sur l'état de l'instruction publique en Europe.

— Une scission complète vient de s'opérer entre les partisans du Rappel en Irlande. M. Smith O'Brien avec la jeune Irlande, professant la nécessité de recourir à la force physique pour faire sortir l'Irlande du malheur, était dans lequel elle est plongée, est sorti d'une manière solennelle de *Conciliation Hall* et laissant M. John O'Connell (fils du Libérateur) et M. Steele avec la majorité des chefs qui d'après les principes d'O'Connell ne veulent employer pour arriver à leur but que les moyens constitutionnels et légaux.

La cause du Rappel court de grands risques d'être noyée dans cette guerre de personnalités qui va s'élever au sein des *Repealers*.

NOUVELLES DE L'ITALIE. — Chaque jour, nous apprenons quelle joie l'amnistie pontificale a excitée parmi les sujets de Saint-Père; elle a, dans les provinces, la même vivacité, le même enthousiasme qu'à Rome, et nulle part ne s'est laissé entendre, comme ici l'auraient voulu quelques esprits, le moindre sentiment de méfiance. Les généreuses pensées du Souverain-Pontife ont été appréciées comme elles le méritaient, et par là précisément se trouvent resserrés les liens qui l'unissent à son peuple. On dirait que l'effet produit par ce grand acte de clémence a rendu jaloux nos politiques. Voici qu'ils prétendent y avoir contribué. M. Rossi, disent-ils, est le seul diplomate qui ait demandé l'amnistie au Pape. Cette démarche lui fait honneur, assurément; mais était-elle indispensable pour que la miséricordieuse générosité du Pape se donnât un libre cours?

Une lettre de Rome assure que, par suite de l'amnistie, plus de 6,000 malheureux sont rendus à leurs familles; les frais de leur entretien coûtent au gouvernement pontifical 1,200 scudi (environ 6,000 fr.) par jour. A Rome seulement, on a mis en liberté 500 personnes.

De son côté, le *Singapore-Free-Press* annonce qu'un schooner de guerre danois, de 15 canons, a été détruit par des pirates en vue de la côte de Banka (une des Moluques). Leur flotille comptait 40 barques, portant chacune 60 hommes et une canouillère. Après avoir pris le schooner à l'abordage, les forbans ont massacré tout l'équipage et pillé le bâtiment, qu'ils ont fini par couler bas.

Ils ont ensuite descendus dans l'île de Banka, ont saccagé un village, tué tout ce qui a tenté de leur résister, et emmené en esclavage un assez grand nombre d'hommes, et surtout de femmes et d'enfants.

On assure que ces brigands sont commandés par un officier danois renégat qui a été chassé honteusement du service de son pays il y a quelques années.

— Très-heureuse, bon ami. Montevrain, nous sommes tenté de le croire, ne renouvelait de temps en temps cette question que pour se donner le plaisir de savourer la réponse.

Disons un mot de cet Augustin qui vient tous les dimanches faire une visite... ou une querelle, suivant l'expression de Montevrain.

Augustin est le frère de Montevrain; il a dix-neuf ans, une figure rose, deux grands yeux bleus et deux petites moustaches noires. Étudiant en droit de seconde année, il reste à Paris six jours de la semaine, et vient régulièrement passer le septième à Saint-Germain.

Quant à ces querelles auxquelles Montevrain avait fait allusion, il est vrai qu'elles se renouvaient fréquemment et presque toujours sous le prétexte le plus frivole; quelquefois c'était Augustin, le plus souvent c'était Hélène qui les provoquait; elle commençait d'ordinaire par une moquerie, continuait par une rapide succession de propos piquants et aboutissait à une bouderie qui durait tout le reste du jour, jusqu'au moment des adieux. Alors la paix se faisait et l'on se quittait bons amis, sauf à saisir, le dimanche suivant, la première occasion de recommencer les hostilités. Il en résultait qu'Hélène pensait ne pas être aimée de son cousin, qu'Augustin se regardait comme un objet d'avection pour sa cousine, et que Montevrain, qui se piquait d'avoir une connaissance profonde du cœur humain, croyait trouver dans une mutuelle antipathie l'explication de cette petite guerre incessante.

Deux querelles, choisies entre mille, mettront la lecture à même de décider s'il doit partager l'opinion de Montevrain.

Un jour Augustin arrivait à l'improviste, deux heures plus tôt qu'à l'ordinaire, surprend son cousin occupé à broder une bouce sous un berceau du jardin. Hélène, à la vue de son

cousin, jette un cri, rougit et cache précipitamment son ouvrage. Augustin s'arrête interdit :

— Est-ce que je vous ai fait peur, ma cousine ? — Il n'y a rien d'étonnant avec cette manière de tomber des nues.

— J'ai eu, je le vois, le malheur de vous déranger.

— Et beaucoup, je ne vous le dissimulerai pas.

— Vous m'avez grondé dimanche dernier de ce que mon premier bonjour n'avait pas été pour vous ?

— Certainement; j'étais dans le salon, au moment de votre arrivée, et c'était bien le moins que vous me fissent l'honneur de vous en apercevoir.

— Je vous jure, ma cousine que le rideau de la croisée vous cachait entièrement, et qu'en effet je ne vous avais pas vue.

— Après tout, ce n'était pas une raison pour me poursuivre jusqu'ici.

— Mais, ma cousine...

— Mais, monsieur, si je suis venue me réjouir avec mon ouvrage sous ce berceau, c'est qu'apparemment j'avais le désir d'y être seule.

— Parlez-moi mon indiscrétion; je m'en retire.

Hélène ne fit pas un mouvement, ne dit pas un mot pour retenir son cousin qui s'éloignait, la figure triste et le cœur mécontent; bien loin de là, elle parut enchantée d'être débarrassée de sa présence, et, reprenant sa broderie, elle se remit à travailler de toute l'agilité de ses doigts.

Nous ajouterons, car il faut rendre à la vérité un hommage complet, qu'à l'issue du dîner Hélène répara noblement son tort; elle se rappela tout-à-coup que ce jour était l'anniversaire de la naissance d'Augustin, et, de l'air le plus gracieux, elle lui offrit cette même bouce qui avait été, le matin, l'occasion de sa mauvaise

humeur.

Une autre fois, Augustin, jaloux de donner à sa cousine un régal de sa légèreté, se met en devoir de franchir un large fossé. Il prend son élan, sauta, s'embarassa les jambes dans un buisson et va disparaître au beau milieu d'une eau verdâtre et humbeuse. Hélène pâlit et pousse un cri d'effroi; mais voyant bientôt Augustin se relever sain et sauf et remonter à terre avec une coiffure de Dieu marin, elle passe subitement de la frayeur à la gaieté et se met à rire aux éclats. Déjà confus de sa maladresse et de son piteux accident, Augustin sent son amour-propre froissé; il reproche à Hélène son intempérestive hilarité; Hélène rit toujours. Il la traite de mauvais cœur; elle rit plus fort. Il s'indigne, gesticule, et lance de tous côtés, à chaque geste, une pluie d'eau mêlée de fleurs et de graines aquatiques; elle rit à se pâmer. Furieux, il s'éloigne en faisant une grotesque sortie de mélodrame; elle se laisse tomber sur le gazon où le rire la suffoque.

Au dîner, Hélène a regagné assez d'empire sur elle-même pour réprimer le rire qui vient encore se placer involontairement sur ses lèvres; mais Augustin boude; il boude le soir en prenant congé de son frère et de sa cousine; il boude à son retour le dimanche suivant; il boude jusqu'à ce qu'un hasard calculé l'ayant ramené avec Hélène au bord du fossé malencontreux, il l'ait triomphalement franchi sous les yeux de la folle riuse, forcée de rendre hommage cette fois à l'agilité de son cousin.

Montevrain s'employait bien quelquefois à rétablir la bonne harmonie entre ces intrépides querelleurs, mais il ne faut pas en inférer qu'il s'occupât bien vivement de leurs continuelles mésintelligence; on aurait même pu le voir plus d'une fois, lorsqu'il se trouvait seul, après avoir été témoin de quelque brouille, sourire

sournoisement et se frotter les mains d'un certain air de satisfaction.

(A continuer.)

Le Sousigné a enfin la satisfaction d'annoncer qu'après avoir éprouvé un retard injuste et vexatoire de quatre années, il peut maintenant reprendre la publication de

MAGNIFIQUE PLAN GRAVÉ DES Opérations Navales et Militaires DEVANT QUÉBEC, ET DE La mort de Wolfe,

Sous le Patronage distingué de Son Excellence le Lieutenant Général le très-Honorable COMTE DE CATHCARTH.

Avant l'interruption de la publication, le Sousigné avait été honoré du patronage le plus distingué dans le Royaume-UNI—aussi de l'approbation unanime et de l'encouragement de toutes les villes incorporées de L'AMÉRIQUE BRITANNIQUE DU NORD et la dernière approbation de son ouvrage lui a été récemment donnée par le vote unanime des Communes du Canada. Les copies de cette gravure ont été jusqu'à aujourd'hui livrées aux Souscripteurs seulement, c'est pour eux que les copies qui restent à livrer sont destinées.

ALFRED HAWKINS, Mont-Plaisant Québec. Août 1846.

On reçoit à ce Bureau les noms des Souscripteurs

Le certificat qui suit fut présenté à M. Hawkins à Londres, par l'officier distingué dont il porte le nom. — D'après une connaissance parfaite des environs de Québec ayant résidé là pendant dix ans, la plus grande partie de ce temps sur les Pâques d'Abraham, et d'après une connaissance générale de ses opérations, et de 1759 telles que détaillées dans divers publications, et telles que décrites par des individus qui eurent une part à ces opérations, je crois pouvoir recommander le Plan de M. Alfred Hawkins comme méritant bien l'attention de ceux à qui il est dédié et le patronage du public anglais. (Signé) JOHN HARVEY.



LA REVUE CANADIENNE.

MONTREAL, 25 AOUT, 1846.

LE CANADIEN.

Le *Canadien* de Québec est furieux du portrait si fidèle que nous avons fait de lui dans un article récemment adressé par nous au *Courrier des Etats-Unis*. Il crève de rage et de dépit de voir sa perfidie mise à nu, ses erreurs et ses fautes signalées, ses patrons démasqués et jugés au tribunal de l'opinion publique, les intrigues des réactionnaires déjouées, leurs efforts infructueux, leurs plans battus en ruines. Sa colère impuissante a échauffé sa bile d'une façon prodigieuse; lui a donné une ardeur martiale, l'inaccoutumée, aussi est-il descendu dans l'arène à bon déterminé à assommer ses adversaires du premier coup. Depuis bien longtemps le brave journal n'avait dépensé à la fois autant d'encre et de papier; aujourd'hui au lieu des infinitésimales petits paragraphes dont il remplissait d'ordinaire sa feuille, il publie de longues élucubrations à perte de vue, dans lesquelles respire une haine farouche, une morgue insolente et le mépris le plus souverain de la vérité et des principes.

Dans sa feuille du 17 du courant, le *Canadien* a publié un article éditorial intitulé "La Revue Canadienne," marqué au coin de la plus honteuse perfidie et de la malhonnêteté la plus hypocrite.

En commençant nous dirons au *Canadien* qu'il est un adversaire peu courtois; car il nous semble qu'entre journalistes, il est certaines règles de convenances et de politesse qu'il faut observer; la première de ces règles, c'est de ne jamais s'adresser personnellement aux rédacteurs d'une feuille; vous vous battez et d'estoc et de taille contre un journal et non contre ceux qui le conduisent. Dans notre polémique avec tous les journaux, nous sommes abstenus de ces allusions personnelles, que le *Canadien* nous prodigue, car nous les croyons et elles sont tout-à-fait inconvenantes et de mauvais goût.

Ce n'est pas que nous fassions aucun cas des insinuations entassées les unes sur les autres dans le dernier article de notre confrère de Québec. Nous savons trop quels en sont les auteurs et combien est grande et amère leur colère contre nous. Nous connaissons trop bien les *Reactionnaires* qui ont pris part à la rédaction de cette diatribe, leurs basses jalousies, leurs petites intrigues et ce dépit, qui les brûle, de se voir battus, défaits et démasqués par la presse libérale, nous connaissons trop bien cela, diions nous, pour nous étonner de l'attaque furieuse dirigée contre la *Revue Canadienne* et exprimée dans un langage digne des halles et du *Herald*. Mais nous désirons enregistrer notre protestation contre le système de personnalités dans lequel notre confrère persiste depuis longtemps.

Nous ne répondrons pas à toutes les injurieuses déclarations du *Canadien*. Elles sont indignes de notre attention et parfaitement étrangères à la polémique actuelle. Le public, qui se souvient et qui juge, saura apprécier les motifs qui ont dicté à notre confrère une si violente sortie, et nous sommes persuadés, que les lecteurs prennent en pitié ce genre de persiflage et cette façon de traiter de graves et intéressantes questions. Quant à la valeur de la *Revue Canadienne*, c'est encore le public qui doit en juger; nous en appelons à lui de la sentence passée sur nous par le *Canadien*. Peut-être la faveur dont il a bien voulu nous entourer et l'encouragement donné à notre feuille, sont-ils une réponse suffisante à cette partie de l'article de notre confrère. D'ailleurs avec des adversaires de sa force, on aurait bien peu occasion de déployer sa valeur, puisque,

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire.

Le *Canadien* a l'insolence de nous demander : De qui nous tenons notre mission? Qui nous a donné nos lettres de créances? De quelle partie de la population nous sommes l'organe? A cela nous répondons que c'est du peuple, c'est de la population Canadienne-Française que nous tenons notre mission et nos lettres de créances. Un bon matin, nous sommes entré, comme volontaire dans les rangs du journalisme; nous avons combattu dans la grande armée de l'opposition, avec une conviction honnête et indépendante; sinon avec habileté, du moins avec chaleur et avec zèle. Quand nous avons vu nos institutions, notre langue nos droits attaqués, nos chefs insultés, nous avons élevé la voix pour les défendre; nous avons protesté énergiquement contre l'injustice et la partialité; nous avons réclamé une justice égale pour tous les sujets de Sa Majesté, quand nous avons vu notre gouvernement n'avoir de faveurs que pour une partie de la population. Quand encore tous les jours, nous voyons la corruption, l'intrigue répandues dans tous les corps sociaux, par un système infâme d'administration, démoraliser nos populations, nous signalons ce système à l'animadversion publique. Enfin quand l'administration coloniale nous arrache l'un après l'autre les derniers lambeaux de notre nationalité, de nos droits, du glorieux héritage de nos pères, nous dénonçons les vandales qui nous pillent et qui veulent nous anéantir. La grande majorité de nos compatriotes, qui nous a vu combattre pour ses principes et travailler à sa cause, a eu pour nous de la bienveillance; elle a bien accueilli notre feuille; la faveur populaire a soutenu et couronné nos efforts d'un beau succès. Oui, nous pouvons le dire avec orgueil, sans crainte d'un désaveu, la *Revue Canadienne* est un des organes de la population Canadienne-Française; elle est comme le *Mercure* et le *Journal de Québec*, un des défenseurs de leurs droits.

Le *Canadien* est vraiment un plaisant raisonneur.